Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre

Juin 2001

Bulletin n°17
ISSN : 1240-5396



Richthofen assassiné ?

Le 47ème R.I. à la bataille de Guise

Sommaire

Editorial
La tragédie des combattants par Gabriel LE MER 2

Recherches
Richthofen assassiné ? par Hermann PLOTE 4
Le 47ème R.I. de Saint-Malo dans la bataille de Guise par Christian LEMAIRE 7

Association
Les associations de recherche et les historiens locaux par René RICHARD 9
Soissonnais 14-18 9

Lire, voir, écouter 10

Éditorial

La tragédie des combattants.

Par Gabriel LE MER

Le 7 février 1914, six mois avant le déclenchement du conflit, le général Joffre, chef d'état-major général, adressait aux futurs chefs d'armées le plan XVII. Celui-ci, essentiellement basé sur l'attaque à outrance, baïonnettes contre canons et mitrailleuses, présentait de nombreuses lacunes. En particulier, le service de renseignements étant, de l'avis même de Joffre, en pleine déliquescence pour des raisons politiques, le plan français ne tenait aucun compte des forces de l'adversaire et de l'impréparation de l'armée française à la mobilisation; les arsenaux étaient vides et tout restait à créer dans l'improvisation et la fièvre.

Selon Robert Boucard, le commandant en chef n'a jamais pu mettre en oeuvre les moyens adaptés à la mission qu'il avait à remplir (Robert Boucard, Les secrets du G.Q.G., Les éditions de France, 1936).

Comme réserve d'obus, l'armée française ne disposait que de 1250 coups par pièce de 75, matériel capable de tirer 20 coups à la minute. Il n'y avait que 4 à 5 groupes de pièces d'artillerie lourde par armée. Dès le mois de septembre 1914, les canons de 75 ne purent plus être efficacement approvisionnés, les réserves ne représentant plus que 6 coups par pièce.

150 000 fusils Lebel étaient inutilisables à la mobilisation. Au mois de décembre 1914, le nombre de fusils réformés s'élevait à 2 551 800 ; aucune pièce de rechange n'ayant été commandée, il avait fallu supprimer les chargeurs.

Dès le 15 août 1914, la réserve de mitrailleuses qui s'élevait à 200 unités était épuisée. Le juin 1915, l'armée française attendait toujours les mitrailleuses commandées en Angleterre et aux Etats-Unis.

L'inadaptation du Service de santé à une guerre aussi longue et aussi sanglante fut cause d'un grand nombre de décès dans les hôpitaux de l'avant et de l'arrière, de même que pendant les transports.

Rien n'avait été prévu concernant la mobilisation industrielle, le gouvernement ne songeant pas à réclamer la nécessaire militarisation des usines. Il s'avéra donc incapable, dès le début des hostilités, de fournir aux troupes les armements indispensables et de pourvoir à leur ravitaillement. De plus, l'invasion de la France avait considérablement réduit les ressources industrielles du pays.

La situation inquiétante du budget, voté en juillet 1914, aboutit à financer la guerre plus par l'emprunt que par l'impôt (Alexandre Ribot, Lettres à un ami, souvenirs de ma vie politique, Paris, Bossard, 1924).

Enfin, sur le plan politique, malgré les menaces multipliées d'une guerre inévitable, rien ne fut mis en place pour changer vraiment les institutions et les fonctionnements d'avant-guerre. Il fallut attendre le 4 août 1915 pour que fut réglée la question du contrôle parlementaire sur l'organisation de la Défense Nationale.

Dans la réalité de la guerre, ce furent donc les humbles et magnifiques soldats qui durent, par leurs injustes souffrances, suppléer à toutes ces insuffisances, à toutes ces erreurs criminelles et trop souvent payer de leur vie l'impéritie des responsables et les fautes des coupables.

La guerre vécue par les combattants a son histoire qui n'est pas la grande Histoire. Elle possède sa chronologie propre et s'écrit de ses drames. Il y eut d'abord les illusions de départ puis, très vite, la découverte du terrible quotidien de la guerre: les offensives vaines et l'enlisement dans les premières tranchées; l'existence marquée par tant de tragédies, par la mort des camarades, par l'épouvante des gaz... Les soldats de 14 étaient partis dans une riante insouciance. La plupart n'avaient jamais réfléchi aux horreurs de la guerre, conditionnés qu'ils étaient par une active propagande. Ils ne voyaient les batailles qu'à travers les chromos patriotiques, persuadés que, grâce à notre stratégie et à la supériorité écrasante de notre artillerie, la campagne

Légende de la photo de couverture

Cette photo de famille nous a été confiée par Mrs Clément et Jacky Gouault. Elle représente un poste en Argonne (années 1916 ou 1917). Le soldat debout devant l'entrée de l'abri est Albert Gouault, oncle et grand-oncle des dépositaires de la photo. Son camarade fut tué quelques jours après. Albert Gouault sera lui-même grièvement blessé et réformé dans les mois suivants. Il avait perdu son frère François au bois de la Gruerie le 25 août 1915 (tombe 1789, nécropole de Saint-Thomas-en-Argonne). Un autre frère, Pierre, père de Mr Clément Gouault, revint mutilé de cette guerre (réformé en 1921). Le quatrième fils Gouault, Jean, fut fait prisonnier. Tragique mais banale histoire de guerre d'une petite fratrie paysanne de Trédias, au pays de Dinan.


Combattants dans la forêt d'Argonne—1915 (coll.R.R).

ne serait qu'une brève promenade militaire. Nous le savons, il en fut tout autrement et, les hostilités déclenchées, le combattant français se trouva vite coincé entre les mâchoires d'un formidable étau. Face à lui l'ennemi s'avérait redoutable par sa pugnacité et son armement. Et, derrière lui, les responsables de cet état de défaite s'agitaient, criant à la trahison et à l'incompétence. Aux premiers échecs signalés, le gouvernement fut sans pitié, du moins dans ses déclarations. Le ministre de la Guerre, Messimy, s'adressa ainsi par lettre, le 24 août 1914, au général Joffre:*" Remettre à ma disposition des généraux n'est pas assez quand il y a eu lâcheté comme dans le cas du général G.... Vous voudrez bien à l'avenir faire venir les officiers relevés de leur commandement au grand quartier général par automobile, les faire passer en Conseil de guerre. J'estime qu'il n'est pas, comme en 1793, d'autres peines que la destitution et la mort. Vous voulez la victoire: prenez les moyens rapides, brutaux, énergiques et décisifs...."* (Maréchal Joffre, Charleroi et la Marne, Flammarion, p.70). Suite à l'annonce de notre échec en Belgique, échec dû, selon le général en chef, à des défaillances, le ministre insista par télé-gramme, le même jour : *" Je reçois votre télégramme signalant des défaillances. Contre celles-ci, il n'y a pas d'autre peine que la mise à mort immédiate : les premiers frappés doivent être les officiers coupables, s'il en est."* (Mal Joffre, op. cité, p. 71).

Si, avec le recul du temps, on peut penser que le ministre exagérait les sanctions à prendre, le maréchal Joffre, juste après la guerre, tint à témoigner qu'il fut reconnaissant au ministre de lui avoir constamment donné l'impression qu'il serait soutenu dans toutes les mesures qu'il aurait à prescrire pour rendre aux armées françaises vigueur et allant.

Si cet encouragement du gouvernement à la radicalisation gêna la carrière de certains généraux ou officiers, mais ne menaça la vie d'aucun d'entre eux, il devait par contre être lourd de conséquences pour la vie du combattant français peu ou non gradé.

Dès le 5 septembre 1914, dans l'affolement d'une retraite épuisante, 7 fantassins du 32ème R.I. de Valenciennes s'étaient écroulés, terrassés de fatigue, sur un talus au bord de la route. A leur réveil, à l'aube, ils s'entretenaient avec des hommes du 270ème R.I. de Vitré, arrière-garde du Xème C.A., qui leur dirent que leur régiment aurait été vu à une vingtaine de kilomètres, lorsque vint à passer une voiture d'état-major. Un général en descend ; il fixe les écussons, s'étonne, interpelle durement les 7 compagnons et les fait arrêter. A quoi bon réunir un jury militaire ? L'ennemi est sur les talons de l'arrière-garde. La division préfère donner l'ordre de faire fusiller immédiatement les traînards, pour l'exemple ! Les malheureux sont adossés à une meule de paille, sur la lisière d'un champ. Une salve ! Sept cris déchirants, et tout est terminé.

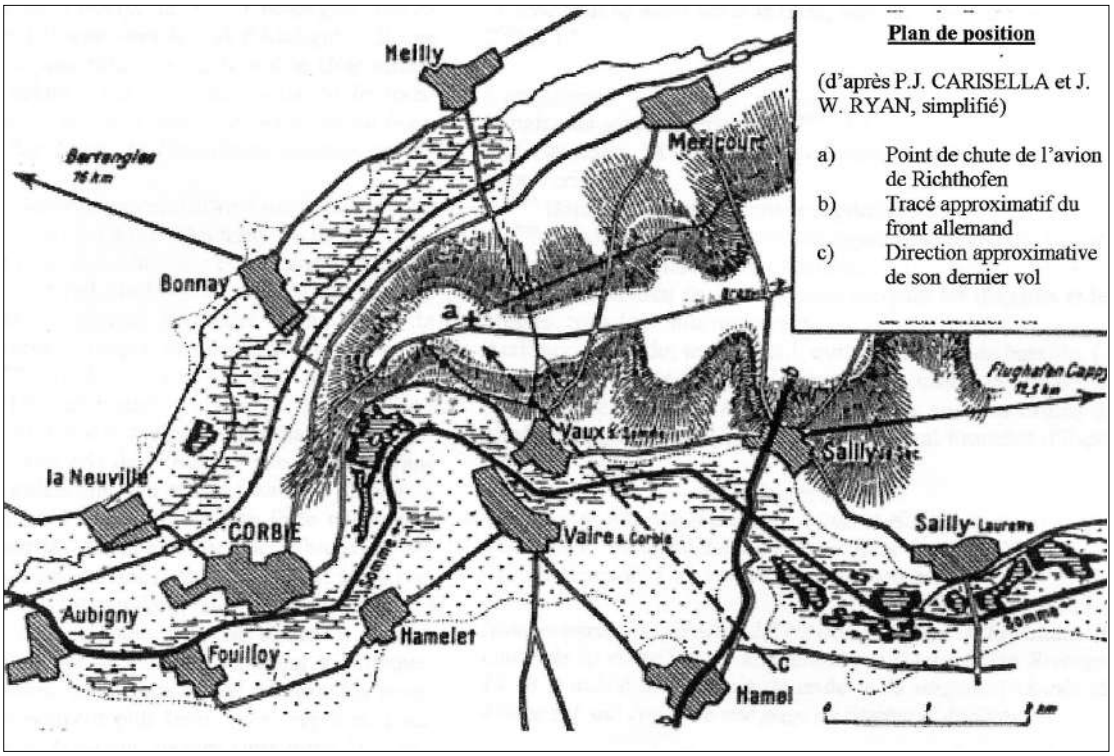
Ce soutien du ministre de la Guerre au général en chef qui ne prenait nullement en compte les fautes de ceux qui avaient, au plus haut niveau, préparé et dirigé cette campagne mais qui semblait d'abord impliquer les chefs de terrain, servit en fait à couvrir, au début de la guerre et dans sa suite, bien d'autres exécutions pour l'exemple de simples troupiers, soupçonnés ainsi d'être les seuls responsables des échecs de dispositions calamiteuses ou d'assauts insensés. Parmi tant d'autres exécutions pour l'exemple citons, en décembre 1914, à Vingré, celle des six hommes de troupe du 298ème R.I. de Roanne, lesquels n'avaient fait qu'obéir aux ordres de repli de leur sous-lieutenant ou, en mars 1915, à Souain, celle de 4 caporaux du 336ème R.I. de Saint-Lô dont la compagnie, sachant par expérience l'attaque vouée à l'échec, avait refusé de sortir de la tranchée.

En 1917, les mutineries furent en fait la rançon de la politique militaire des trois années précédentes : 2 millions d'hommes hors de combat. Le combattant français put alors avoir l'impression d'être lâché par ses alliés. Mais, surtout, sa vie, exposée aux coups d'un ennemi redoutable, ne fut pas toujours protégée par ses chefs qui en abusèrent. Il le comprit et se révolta.

Richthofen assassiné ?
Un fantôme quitte son avion " à pas élastiques ".

Par Herman PLOTE

Dans son exposé sur Richthofen, L. Morgat disait de lui *"qu'il n'était rien de moins que le plus illustre des aviateurs de cette guerre, le véritable As des As".* Celui qu'on appela le *Baron rouge* mourut le 21 avril 1918 lorsque son avion fut pris sous le feu croisé de mitrailleurs au sol et de tirailleurs individuels australiens, pendant qu'un aviateur britannique le prenait pour cible par l'arrière. De nombreuses années durant, de vives polémiques ont été engagées sur la provenance de la balle mortelle qui a traversé le corps de Richthofen, balle qui semblait être venue du sol. L'ouvrage de P.J. Carisella et de W.R. Ryan (1), également traduit en français, fait non seulement le point sur l'imbroglio autour de la mort de Richthofen, mais il permet aussi de se faire une idée de la précarité de certains témoignages, même lorsqu'ils sont peu postérieurs aux événements relatés.



Ce qui est certain c'est que l'avion du *Baron rouge* fit un atterrissage forcé près de la route de Bray à Corbie (Somme), subissant peu de dégâts, en dehors du train d'atterrissage brisé. On a longtemps cru que les circonstances de la mort de Richthofen, survenue peu avant cet atterrissage ou pendant l'instant où l'avion toucha le sol, seraient acceptées sans discussion du côté allemand. Puis, en 1930, après un silence de 12 ans, se manifesta quelqu'un qui dit avoir vu tout autre chose. Sans doute les interminables débats autour de l'origine du "coup fatal" l'incitèrent-ils à s'exprimer mais il fut aussi probablement encouragé à le faire par le "renouveau national" qui se dessinait déjà et qui allait porter, trois ans plus tard, les nationaux-socialistes revanchards au pouvoir.

Donc, dans le *"Kyffhaüser",* une revue d'anciens combattants, un certain H. Bink du 3ème Grenadiers fit sien le récit de la "vraie mort" de l'aviateur, en présentant au public

son *"Rapport d'un témoin oculaire - Contre la propagation de fausses légendes".* Voici la version de Bink.

Richthofen qui toucha le sol derrière la ligne ennemie, mais après un vol plané correct. Alors, nous l'avons vu quitter vivant son appareil. Plusieurs formes brunes se sont précipitées sur lui, pointant des poignards ou des baïonnettes étincelantes sur l'aviateur. Ils l'ont sans doute assassiné. Nous avions des soldats coloniaux (sic) en face de nous. L'attroupement devenait de plus en plus dense autour de l'appareil et il a fallu calmer nos artilleurs très énervés afin qu'ils ne tapent pas dans le mille à coups de canon" (2).

Pour donner encore plus de publicité à sa version, Bink fit paraître, un mois plus tard, un article quasi-identique dans le quotidien de sa ville natale, Künigsberg (3)

La première "confirmation" des dires de Bink arriva par une lettre adressée au quotidien de K6nigsberg (5). *" Je puis vous assurer que les indications de Mr Bink sont tout à fait véridiques. J'étais alors chef de pièce à la compagnie de mitrailleuses du 43eme R.I. Ma pièce était installée sur une hauteur devant le bois de Hamel qui nous offrait une vue sur plusieurs kilomètres...Nous avons observé Richthofen faire un vol plané avec son moteur coupé, et il atterrit tout à fait convenablement. Je suivis cet événement sur 2000 mètres avec mes jumelles Zeiss et j'ai vu très distinctement Richthofen sauter de façon élastique de son avion. Aucun indice d'une blessure quelconque. Nous étions tous convaincus qu'il avait été capturé indemne. Lorsque, dans l'après-midi, arriva la nouvelle de sa mort, elle parut incompréhensible pour nous tous qui étions des témoins oculaire".*

Entre temps, la rédaction du "Kyffhaüser" avait reçu le témoignage d'un certain R.Rex de Thuringe.

" Je commandais en ce temps un détachement de transmissions au 1 er Grenadiers qui se trouvait à l'ouest du bois de Hamel....Placé au sommet de la colline, j'y disposais d'une excellente vue. Bink a tout à fait raison; son récit est véridique. Depuis longtemps je m'étonne que jusqu'à ces jours personne ne se soit élevé contre les fausses présentation". Rex ajouta avoir vu Richthofen aller *"à pas cadencés"* vers la position ennemie, mais il ne mentionna nullement la prétendue attaque à main armée contre lui.

" J'étais avec ma compagnie au plus près (400 mètres) du lieu d'atterrissage de

En mai 1932, Bink répéta sa version dans une autre revue d'anciens combattants (6), mais en se montrant cette fois-ci beaucoup plus catégorique: *" Richthofen a été la victime d'un assassinat par des non Européens bestiaux ! ".* Le ton était donné et l'on pouvait s'attendre au pire, une fois les "chemises brunes" arrivées aux commandes de l'Etat, fin janvier 1933. Contre toute attente, ce fut le contraire qui se produisit. En effet, l'anniversaire de la mort de Richthofen en 1935 devint l'occasion, pour un ancien observateur d'artillerie, le lieutenant Schönemann du 16ème R.A.C. de prendre résolument la défense de la version officielle. Schönemann avait vu l'avion rouge heurter le sol un peu avant les barbelés de l'artillerie britannique. *"J'ai demandé immédiatement à ma batterie l'autorisation d'ouvrir le feu pour détruire le triplan car je vis des Anglais en voiture et à cheval s'approcher de lui. Ils semblaient sortir un corps inerte de l'avion. Alors, mon chef m'autorisa à tirer" (7).*



Funérailles de Richthofen (coll. H.P.)

Deux ans plus tard, toujours à la commémoration de la mort du *Baron rouge*, Schönemann revint à sa déclaration antérieure, sans en rien changer. Dans cet article, il déclara notamment ceci: *"Il m'est un devoir d'honneur de m'opposer à l'affirmation erronée que Richthofen a été assassiné, après un atterrissage forcé dû seulement à une défectuosité de son moteur" (8).* Déjà, la veille de la parution de son article, Schönemann avait reçu un soutien inespéré de la part d'un ancien combattant du 3ème Grenadiers, donc du régiment de Bink, un certain A. Orth, resté jusqu'alors dans l'ombre. Le fait que ce dernier fit paraître son récit dans l'organe officiel de la S.S. aurait pu faire craindre le pire. Or, Orth soutint lui aussi la version officielle en déclarant:

" Il ne peut pas être question qu'une défectuosité de moteur ait forcé Richthofen à atterrir car j'ai perçu distinctement le bruit sourd de celui-ci qui se différenciait bien du son clair des appareils anglais". Il admit avoir appris, par des camarades revenant de première ligne, la rumeur que Richthofen avait été assassiné. " Immédiatement je leur ai répondu: cela n'est aucunement conforme à mes observations" (9)

H. Bink, le spiritus rector de la thèse d'une mort violente après combat de l'as allemand, allait-il maintenant se laisser convaincre ? Bien au contraire ! A l'occasion de l'anniversaire suivant, en 1936, il fit publier, dans une revue nazie de la pire espèce (10), un article où il défendit farouchement sa thèse, tout en soulignant avoir reçu de nombreuses lettres d'anciens combattants la confirmant. Il conclut: *"Nous, les témoins oculaires, avons tous l'impression que Richthofen a été la victime d'un assassinat après son atterrissage".* Puis il relança une obscure déclaration faite en 1933 et émanant d'une "personnalité hautement placée, mais voulant rester anonyme". Cet homme prétendait avoir été, pendant la guerre, au service de l'espionnage allemand sur la frontière entre le Canada et les Etats-Unis. *"L'été 1918 les journaux canadiens relatèrent tous les détails du lâche assassinat d'un homme sans armes et appelèrent cela un acte héroïque".* Après l'Armistice, le bataillon responsable du "méfait" serait rentré dans sa garnison et aurait reçu de hautes distinctions militaires. *" Moi et quelques-uns de mes fidèles, nous nous sommes mêlés aux festivités, déguisés en chasseurs de fourrures indiens, afin d'apprendre les noms des responsables; il s'agissait du lieutenant Sutherland et du sergent Bri du 149ème bataillon canadien" (11)*

Ce fut le futur Reichsmarschall Gôring en personne, le dernier commandant de l'escadre Richthofen, qui mit un terme aux agissements des partisans d'un assassinat de l'aviateur. Dans un article qu'il fit paraître lors du 20ème anniversaire de la mort de Richthofen, en 1938 (12), il déclara avoir effectué deux voyages en Angleterre pour s'entretenir avec de nombreux aviateurs sur les circonstances de la mort de son ancien chef. Il en serait rentré avec la conviction que la version officielle était la seule crédible. Déjà, en 1933, la mère de Richthofen s'était ralliée sans réserve à celle-ci et, comme preuve, elle avait publié une lettre qui l'avait beaucoup émue. Cette lettre venait de l'Australien chargé de rassembler les avions abattus dans le secteur, parmi lesquels celui de Richthofen. *"Lorsque je suis arrivé sur place, écrivait cet ancien soldat, je trouvai votre fils allongé par terre. Le médecin était venu et avait constaté sa mort. J'ai chargé son cadavre dans ma voiture et je me suis rendu avec lui à Bertangles" (13).*

Lorsqu'on donna une nouvelle fois la parole à la mère de Richthofen, lors de la célébration du 50ème anniversaire de son fils, le 2 mai 1942, ce fut en pleine 2ème Guerre Mondiale. Malgré les événements, elle resta remarquablement sobre et imperturbable. " *Moi, en tant que mère, je suis entièrement convaincue que Manfred fut mortellement blessé dans son avion peu avant l'atterrissage. Je considère comme exact ce qui a été écrit dans les lettres des soldats et des officiers anglais....".* Mais, face à la situation du Reich, le rédacteur qui signa l'article ne pouvait en rester là. Il présenta encore une fois les principales versions affirmant ou démentant la mort violente de Richthofen, sans juger opportun de trancher. Cependant, il lui fallait placer quelque part une bonne dose de venin à l'encontre des "ploutocrates anglo-américains". Après s'être copieusement moqué des "controverses" entre Anglais, Canadiens et Australiens sur la "paternité" de la mort du Baron rouge (*..."des gens pathologiquement sous l'emprise du whisky ou de la folie des grandeurs..."),* il s'en prit à la *"presse américaine presque entièrement entre les mains du lobby juif ".* En promettant, à cette époque, des primes sur la tête des aviateurs allemands, "*ces francs-maçons, pacifistes et capitalistes juifs ont sorti leurs dollars pour mieux achever le gibier allemand de race".* Une bonne raison donc pour ce rédacteur de conclure: *" Le vol mortel de notre héros Richthofen restera pour toujours entouré d'un voile de mystère" (14)*

Notes :

(1) Louis MORGAT, Le Baron Rouge, in Icare, n° 139 (1991), vol. 4 et n° 142 (1992), vol. 3.
(2) P.J.CARISELLA et W.R.RYAN, Who killed the Red Baron, 1964.
(3) H. BINK, Wie Richthofen fiel, in Der Kyf hâuser, 54ème année, n° 9 du 02-03-1930.
(4) H. BINK, Gegen Legenden, die lügen ! Wie Manfred von Richthofen den Todfand, in Kônigsberger Tageblatt, 03-04-1930. (»Kônigsberger Tageblatt, 10-04-1930.
(6) H.B1NK, Die Wahrheit über den Tod Richtofens, in Der Front-soldat erzlthlt, 9eme année, mai 1932, pp 266-268.
(7) Dr SCHÔNEMANN, Wie Richthofen fiel, in Berliner Bôrsenzeitung, 21-04-1933.
(8) Dr SCHÔNEMANN, So starb Richthofen !, in B.Z. am Mit-, 18-04-1935.
(9) A. ORTH, Manfred von Richthofens letzter Kampf, in Das Schwarze Korps, 17-04-1935.
(10) H. B1NK, Das Geheimis um Richthofens Ende, in Wehrfront, 15-04-1936.
(11) Article paru dans le Kônigsberger Tageblatt, 19-04-1933.
(12) H. GÔRING, Richthofens letzter Flug, in Berliner Lokalanzeiger, 21-04-1938.
(13) Freifrau von RICHTHOFEN, Wie Manfred von Richthofen fiel, in Berliner Lokalanzeiger, 21-04-1933.in Berliner Lokalanzeiger, 21-04-1933.
(14) E. LANGENBUCH, Der rote Kampfflieger, in Deutsche Zeitung im Ostland, 04-05-1942.

La bataille de Guise (Aisne)
Le combat du 47ème R.I. de Saint-Malo, le 29 août 1914 à Audigny

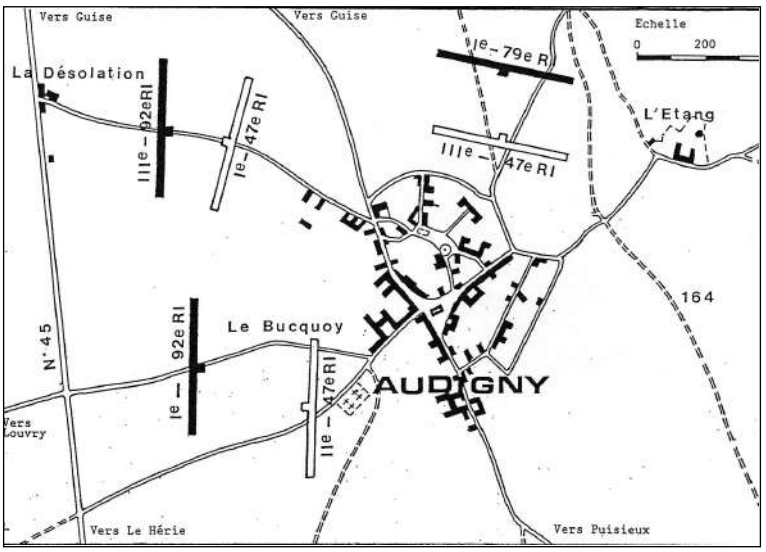
par Christian LEMAIRE

Notes préliminaires. Forces en présence.

Côté français. Le 47ème R.I. (lieutenant-colonel Poncet des Nouailles) fait partie, avec le 2ème R.I. de Granville (colonel Perez), de la 40ème Brigade d'Infanterie (général Blandin), composante avec le 10ème Régiment d'Artillerie (colonel Mojon) de la 20ème Division d'Infanterie (général Ménissier), appartenant au 10ème Corps d'Armée (général Defforges), lui-même élément de la Vème Armée commandée par le général Lanrezac.

Côté allemand. Le 79ème I.R. (lieutenant-colonel von Koblinski) appartient à la 39ème Brigade d'Infanterie (général von l'Estocq), tandis que le 92ème I.R. (colonel Schollmeyer) appartient à la 40ème Brigade d'Infanterie (général von Roques). Ces deux brigades composent la 20ème Division d'Infanterie (général Schmundt), attachée au Xème Corps d'Armée (général von Emmich), lui-même élément de la IIème Armée du général von Bülow.

L'arrêt de la retraite.



Après la bataille de Charleroi, les 21, 22 et 23 août 1914, la Vème Armée française se replie vers le Sud. La IIème Armée allemande la poursuit. Aggravée par la chaleur de l'été, la retraite est pénible. Chaque jour, les régiments d'infanterie accomplissent, à pied, de longues étapes. Ainsi, le 25 août au soir, le 47ème R.I. de St-Malo s'arrête à Chimay ; le 26, il est à Ohis, le 27, à Vervins et, le 28, il cantonne à Lemé.

Le 27 août, pour venir en aide au Corps expéditionnaire britannique, en pleine déroute, le généralissime Joffre ordonne à la Vème Armée de stopper son repli et d'attaquer en direction de Saint-Quentin. Arrivée le 28 août dans la région de Vervins, cette armée interrompt donc sa marche vers le Sud, vers Laon, pour se diriger vers l'Ouest, vers Saint-Quentin. Au 10ème C.A. échoit la mission d'être flanc-garde de la Vème Armée. Avec le 47ème R.I. en tête, la 40ème Brigade sera en avant.

La marche en colonnes vers l'Ouest. *29 août 1914 – Le combat du 47ème R.I. à Audigny*

29 août 1914, à 3 heures du matin, départ du 47ème R.I. de Lemé, direction Sains-Richaumont, Puisieux, Audigny. Douze kilomètres séparent Lemé d'Audigny.

Le 1er Bataillon (commandant Moreau) part en tête. *"Je marchais allègrement en tête du gros, avec le lieutenant-colonel des Nouailles",* nous dit le médecin-major de Drézigué.

5 heures 30 du matin. Ecoutons le lieutenant Guilhaire de la 1ère Compagnie: *" Je commande la pointe de l'avant-garde. Grâce au brouillard intense, on marche sans incident jusqu'à Audigny. Des éléments du 129ème R.I. (Le Havre, IIIème C.A.) occupent le village. Nous les relevons et nous prenons position, à mi-chemin entre Audigny et la Désolation. Tout à coup, un hussard français, paraissant affolé, passe ventre à terre, près du commandant Moreau, il lui dit - Mon commandant, deux escadrons ennemis sont, pied à terre, sur la grand' route de Guise-".*

C'est exact : un escadron, pas deux, sur les trois du 17ème Régiment de hussards, mis à la disposition de la 20ème Division d'Infanterie allemande, escadron commandé par le Rittmeister Herre, stationne sur la route Guise - Marle, non loin du carrefour de la Désolation. *"Le brouillard rend toute vue impossible, nous dit son capitaine. De vagues ombres se glissent devant nous, sur le côté: ce sont des fantassins français qui aussitôt disparaissent".*Quelque temps après avoir croisé le hussard français, le lieutenant Guilhaire aperçoit, sortant du brouillard, deux cavaliers ennemis. Reprenons son récit. *"Mes cinq éclaireurs et moi ouvrons le feu. Nous descendons l'un, l'autre s'enfuit. J'ai l'impression que ces deux cavaliers appartiennent à la flanc-garde d'une colonne allemande qui suit la grand' route et qui arrive au carrefour en même temps que nous. L'infanterie allemande est bientôt là, tout près, car je perçois nettement des signaux et des commandements qui se transmettent. Cependant, dans le brouillard toujours aussi épais, nous ne voyons personne".* **Le bataillon Moreau se déploie.**

A 7 heures 30, à 500 mètres avant le carrefour, le bataillon Moreau se déploie. La 1ère Compagnie (capitaine Lemaire), à cheval sur la route, la 2ème (capitaine Morison), à droite, la 3ème (capitaine Frangeul), à gauche, la 4ème (capitaine Sierp), en réserve derrière la 1ère .

Les hommes sont en place quand, sous les rayons du soleil déjà haut dans le ciel, le brouillard se dissipe. L'affrontement est inévitable, les deux partis sont face à face. Le capitaine Lemaire a devant lui la compagnie du capitaine Kobus, la 12ème du 92ème I.R..

Reprenons le récit du lieutenant Guilhaire. *" Longtemps, nous restons à cet endroit. L'ennemi réagit exclusivement par le feu. Il ne tente aucun mouvement. Plusieurs de mes hommes sont blessés, notamment le sergent Tézé. Le pommier,*

au pied duquel je me suis couché, est criblé de balles. Il n'aura bientôt plus d'écorce. Mes tirailleurs font bonne contenance".

Le combat du 47ème R.I..

Ayant eu connaissance de l'engagement du bataillon Moreau, à l'ouest d'Audigny, le lieutenant-colonel des Nouailles envoie le 2ème bataillon, bataillon Braconnier, se porter à gauche du 1er, face à la grand' route. Quant au 3ème (commandant Pique), pour le moment, il reste en réserve dans le village.

Côté allemand, le 1er Bataillon (capitaine von Bismarck) du 92ème I.R. s'engage plus en avant sur la grand'route. Arrivé à la hauteur des fermes de Louvry, la 3ème Compagnie (sous-lieutenant von Unger) tourne vers le sud d'Audigny. Elle ne tarde pas à rencontrer des éléments du bataillon Braconnier. Une vive fusillade éclate. *"Les Français, nous dit le sous-lieutenant von Unger, se tiennent dans le chemin reliant le cimetière au village. Par un tir de 100 mètres, ils sont anéantis".*

Soudain, les Français cessent de combattre. Que se passe t-il ? L'explication se trouve au nord-est d'Audigny où le 79ème I.R. allemand (lieutenant-colonel Koblinski) entre dans le combat. Ayant entendu, vers le Nord, un bruit de combat, du côté où personne ne fait face, le général Ménissier, commandant la 20ème D.I., venu se rendre compte sur place, donne l'ordre au 3ème Bataillon du 47ème R.I. de se porter à l'est d'Audigny.

En tête du 79ème I.R. allemand marche le 1er Bataillon (capitaine Heinemann). En vue des premières maisons du village, il ouvre le feu. Aux cris de *"Vive la France !"* (en français), les Allemands s'élancent. Au pas de course ils arrivent à l'église, la dépassent puis se heurtent à une forte résistance. Les Français, bien abrités derrière le mur de l'abreuvoir, retranchés dans les maisons voisines, font face. C'est alors que le capitaine Niemann, commandant la 4ème Compagnie du 79ème I.R., s'empare d'un tambour français et bat la charge. Bien décidés à vaincre, les Allemands repartent à l'attaque. Amoindris par les pertes, submergés par le nombre, les hommes du 47ème R.I. ne peuvent plus tenir. Ils se replient. Pour cet exploit, le capitaine Niemann restera surnommé *"le tambour d'Audigny".*

Revenons au récit français. *"Dans le village, les balles commencent à passer par nappes, nous dit le médecin-major de Drézigué; elles sont si nombreuses que les feuilles des arbres de la petite place tombent hachées. Les balles pénètrent de tous côtés dans la grange dont j'ai fait le poste médical. Je le transporte à la mairie dont le rez-de-chaussée est voûté. Les blessés arrivent nombreux ".*

L'ennemi est partout, à l'Ouest, au Nord, au Sud.

"Le capitaine Lemaire me transmet l'ordre de repli, raconte encore le lieutenant Guilhaire. *L'ennemi met aussitôt à profit notre retraite. Effrayante traversée du village; toutes les compagnies sont mêlées. Les hommes tombent.... tombent.... Le capitaine Segond, commandant la 10eme Compagnie, est tué".*

Pour enrayer ce repli désordonné, le lieutenant-colonel des Nouailles ordonne une contre-attaque. Un clairon sonne le *"pas de charge".* La troupe repart ; en vain: les Allemands sont déjà bien installés à la lisière d'Audigny. Le capitaine Cannevas, commandant la 11ème Compagnie, tombe dès le départ.

La reprise du combat avec le 2ème RI.

8 heures 30 - En retard, le régiment frère, le 2ème R.I. de Granville (colonel Pérez), se présente sur le terrain. Ensemble, les deux régiments vont tenter de reprendre Audigny.

Avec les drapeaux déployés en tête, les hommes montent à l'assaut. Les tambours battent. Les clairons sonnent. En face, deux régiments allemands sont là, le 79ème et le 92ème bien ancrés sur leurs positions nouvellement conquises. Malgré un superbe départ et l'aide précieuse de la 6ème Batterie du 10ème R.A.C. (capitaine Pagezy), la tentative pour reconquérir Audigny reste vaine. Les mitrailleuses allemandes sont sans pitié et font de terribles ravages. L'hécatombe ralentit l'élan. *"A chaque bond, des hommes restent figés sur le sol, dans la position couchée où la mort les a surpris "* note le capitaine Poirier du 2ème R.I..

Conclusion.

Sanglantes sont les pertes au 47ème R.I..

- Bataillon: 24 tués, dont le capitaine Frangeul et le lieutenant Verly.
- 2ème Bataillon: 15 tués, dont le capitaine Mallet.
- 3ème Bataillon: 34 tués, dont les capitaines Regnault, Segond et Cannevas et le lieutenant Dufresne.

Ce qui fait un total de 73 tués, sans compter les disparus et les blessés, trois fois plus nombreux.

Audigny est perdu; le 47ème R.I. quitte le champ de bataille. Le lendemain 30 août il reprendra la retraite jusqu'à la Marne. Le 3 septembre, la Vème Armée ne sera plus sous les ordres du général Lanrezac, mais sous ceux du général Franchet d'Espérey.

Principales sources

-Journal de Marche et des Opérations et Historique du 47ème RI.
-Colonel E. Valarché, La bataille de Guise au 10eme C.A..
-K. Heydemann, La bataille de Saint-Quentin..

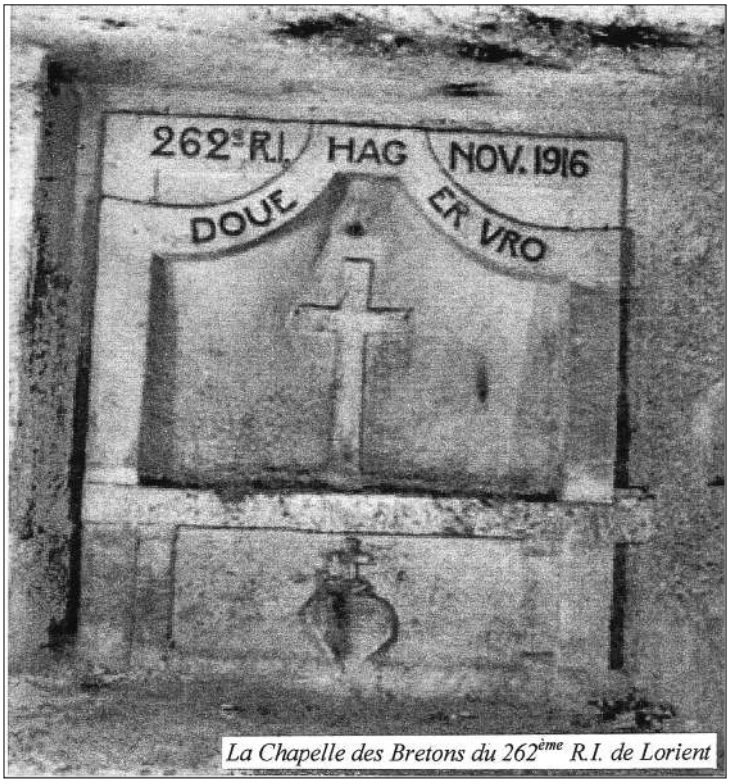
Nous remercions Christian LEMAIRE, historien de la bataille de Guise de sa contribution. Rappelons que l'Association Bretagne 14-18 a publié le « Carnet de route » du sergent A.Omnès du 47ème R.L qui consacre une page au combat d'Audigny.

Les associations de recherché et les historiens locaux

Par René RICHARD

A une époque où l'étude de l'histoire de la Grande Guerre semble attirer de plus en plus de chercheurs et susciter de plus en plus d'intérêt (pour des "intérêts" qui ne sont malheureusement pas toujours historiques), la part prise par les associations de recherche locales et par des historiens locaux doit être soulignée. Leur apport est parfois sous estimé ou même méprisé par certains historiens professionnels qui laissent supposer que les recherches entreprises, sur les sites ou lieux du front ou à partir de documents écrits, oraux ou iconographiques, sont menées selon des techniques empiriques et peu scientifiques ou hors des cadres méthodologiques généralement admis dans leur communauté (noter cependant la reconnaissance des apports des associations de recherche et des chercheurs de terrain par Stéphane Audouin-Rouzeau dans le livre collectif 14-18, retrouver la Guerre, page 12, Gallimard, 2000). Un amalgame est, à mon sens, trop rapidement fait entre les "fouineurs" qui hantent la ligne du front, les pourvoyeurs de légendes ou simples narrateurs d'histoires et les véritables historiens locaux qui, individuellement ou regroupés en association, s'évertuent avec rigueur, désintéressement et modestie de sauver et de préserver des sites, de découvrir ce qu'ils recèlent et ce qu'ils nous transmettent , et/ou de collecter et de conserver des objets ou des documents, de les analyser et de les exploiter dans le but d'enrichir notre connaissance historique des faits de cette guerre ou d'aider à mieux comprendre les attitudes des responsables qui l'enclenchèrent et la dirigèrent ou des hommes qui, plus anonymement et plus douloureusement, la firent et la subirent. Ces associations de recherche locale et ces historiens locaux aident de façon presque toujours discrète mais ô combien précieuse et indispensable à reconstituer, tout au long du front, l'immense puzzle de sa géographie et de son histoire. Nous présenterons désormais ici les associations qui nous semblent participer à cette quête historique indépendante, rigoureuse, désintéressée et nullement dédaignable que Bretagne 14-18 a aussi inscrit dans ses principes. Nous commençons par Soissonnais 14-18, association avec laquelle nous avons tissé des liens déjà anciens.

Soissonnais 14-18
Association pour l'inventaire et la préservation des sites



La Chapelle des Bretons du 262ème R.I. de Lorient

Dans les carrières autour de Vic-sur-Aisne, les soldats artistes nous ont laissé un patrimoine exceptionnel: graffitis, blasons, bas-reliefs et, bien sûr, de magnifiques chapelles. Mais les pilleurs étaient nombreux, les sculptures découpées ou vandalisées, et ce patrimoine disparaissait.

C'est pourquoi quelques passionnés créèrent, le 17 avril 1986, l'association Soissonnais 14-18 avec pour missions de:

sauver de l'oubli les sites et carrières 14-18 du Soissonnais;

- motiver les propriétaires de ces sites pour une protection efficace;
- centraliser les témoignages écrits, oraux et photographiques sur notre secteur;
- promouvoir ce patrimoine.

Grâce au soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles, un inventaire complet de quelques 400 sites, carrières, souterrains, caves et monuments a été dressé de Bucy-le-Long (Aisne) à Tracy-le-Mont (Oise). Dans le même temps, et pour chaque site majeur, une solution de préservation était apportée :

grille de protection, surveillance, restauration, inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

Soissonnais 14-18 compte aujourd'hui 300 - adhérents. Les carrières de Confrécourt et et le village de Vingré accueillent chaque année 5 000 visiteurs, et 500 internautes visitent chaque mois notre site. Chaque année un voyage d'études d'autres champs de bataille est organisé, sans oublier les cérémonies commémoratives, les conférences et les expositions. Un bulletin, *L'Echo du Plateau*, apporte toutes les informations sur la vie de l'association et les manifestations qu'elle organise.
En ce début de troisième millénaire, le patrimoine 14-18 est sauvé dans le Soissonnais, mais la pierre est fragile, les sculptures s'abîment. Il y a urgence à stopper cette érosion. C'est une nouvelle mission exigeant d'autres moyens et d'autres compétences. D'autre part, les abondantes chutes de pluie des derniers hivers ont relancé les activités d'inventaire puisque plusieurs entrées de galeries souterraines se sont révélées avec les infiltrations d'eau. Des peintures murales allemandes de qualité, oeuvres de différentes compagnies du J.R. n°28 "von Goeben", viennent d'être découvertes.



Tableau d'escouade allemand

Ceci confirme la richesse de notre patrimoine, renforce notre démarche et entretient notre curiosité et notre vigilance.
Adresse de Soissonnais 14-18: Ferme de Confrécourt, 02290, Nouvron-Vingré.
Site Internet : http://perso.wanadoo.fr/patrick.laffe/

Epilogue de notre recherche sur le docteur Louis RIGOLLOT-SIMONNOT

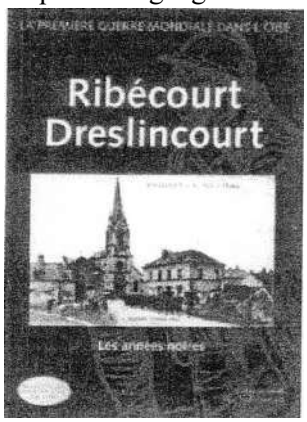
A la fin de l'article collectif (Marcel Houyoux, Hermann Plote et René Richard) sur le docteur Louis Rigollot-Simonnot paru dans le bulletin 15, nous concluions hâtivement que le corps de ce médecin mort en captivité à Langensalza n'avait pas été ramené en France selon le vœu du praticien. Avec obstination, Hermann Plote a poursuivi ses démarches en Allemagne et dans le Nord de la France. Le responsable des sépultures militaires allemandes pour le nord de la France nous a réorientés vers la Direction Interdépartementale des A. C. et Victimes de Guerre de Metz. Celle-ci nous a indiqué que le corps de Louis Rigollot-Simonnot avait été transféré en France et qu'il repose au cimetière communal de Bar/Seine, sa ville natale, comme le souhaitait ce médecin. Le général Laparra qui nous a aidés dans cette recherche nous a confirmé cette information.

Lire, voir, écouter

☞Les associations amies publient

📖 Tous les participants au voyage d'Artois ont pu juger la qualité du travail de recherche mené sur place; ils ont pu aussi apprécier les diverses publications du *Service Archéologique d'Arras* consacrées à la Grande Guerre (voir bibliographie du bulletin 16); c'est pourquoi nous conseillons volontiers leur dernier ouvrage *Saint-Laurent-Blangy dans la Grande Guerre* (par Jean-Luc Letho-Duclos avec une contribution de Jean-Marie Girardet sur l'aviation) qui enrichit et complète (importante iconographie inédite) le précédent ouvrage de J. L Letho-Duclos. En souscription jusqu'au 30 juin au prix de 130 francs + 21 francs de port (ensuite 180 francs + 21 francs de port). Commander à J. L Letho-Duclos, 29, rue de Versailles, 62223, Saint-Laurent-Blangy ou au Service Archéologique d'Arras, 77, rue Baudimont, 62000, Arras.

🕮 *Les Amis de Vauquois* envisagent une très intéressante réédition, celle du magnifique témoignage d'André Pézard, *Nous autres à Vauquois*. Nous espérons que cet heureux projet aboutira.



🕮 Nous avions signalé dans le bulletin 16 la parution de *Ribécourt-Dreslincourt, les années noires* (Association Patrimoine de la Grande Guerre). Au même prix (58 francs avec le port), cette association a aussi édité *D'Attiché aux Cinq Piliers, les souterrains de la Grande Guerre*. Commander à Association Patrimoine de la Grande Guerre, Hôtel de Ville de Noyon, 60400, Noyon.

☞ Nos adhérents publient

🕮 Stéphane AUDOUIN- ROUZEAU, Cinq deuils de guerre (1914-1918), Editions Noésis, Paris, 120 francs.

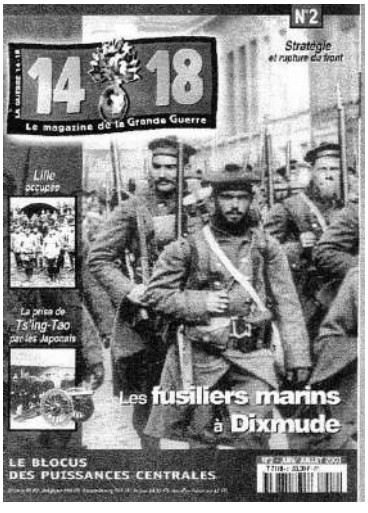
☞ Autres références bibliographiques

(Loïc Lemesle, Emile Le Roux, Marie Llosa, Yves Massotte, Daniel Richard-Maupilier, René Richard)

🕮 Ministère de la Défense, *Les troupes alliées en France, 1914-1918*, décembre 2000, 76 pages (voir auprès des Directions interdépartementales des A.C.).

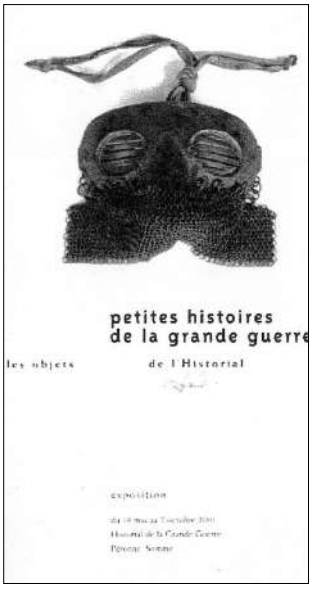


🕮 Yves BUFFETAUT et Bruno JURKIEWICZ, *Paris menacé - 9 juin 1918, la bataille de Matz* (1), Ysec Editions, 2001, 80 pages, 69 francs.
🕮 Gilles DEROCHE, *Les Ardennais pendant le Grande Guerre*, Cahiers de la Grande Guerre, n° spécial, Verdun, 1998, 215 pages, 120 francs.
🕮 *La Grande Guerre du soldat Guichard, itinéraire peu commun d'un poilu , carnets de route 1916-1919* (présentés par E. Guichard-Dahl), Editions Presses de Valmy, Charenton-le-Pont, 245 pages, 120 francs.
🕮 Renaud MARTINEZ, *En avant quand même ! Le 53eme régiment d'infanterie de Perpignan dans la tourmente de la première Guerre Mondiale*, Editions l'Agence, 2001 160 pages, 140 francs.
🕮 Jean PETIT, *La Der des Der*, Main Sutton, 120 francs.
🕮 *Les Poilus Vendéens,* Centre vendéen de recherches historiques, La Roche-sur-Yon, 580 p., 140 f
🕮 Robin PRIOR et Trévor WILSON, *Atlas des Guerres - La gère erre Mondiale 1914-1918*, Editions Autrement, 198 francs.
🕮 Philippe TRUTTMANN, *La Barrière de Fer - L'architecture des Forts du général Seré de Rivières, 1872-1914*, Editions Gérard Klopp, 2000, 500 pages.
🕮 Michel WERY, *La carte postale, témoin de l'enfer des tranchées de la grande guerre de 1914-1918*, Editions des Ecrivains, Paris, 149 francs.



☞ Revues

🗐 14-18 *Aujourd'hui. Today. Heute*, n° 4, « Marginaux, marginalité et marginalisation en Grande Guerre », Editions Noésis, 2001, 256 pages, 140 francs
🗐 Dans les kiosques, une nouvelle revue est exclusivement consacrée à la Grande Guerre : *14-18, le magazine de la Grande Guerre* (35 francs). Dans le n° 2 de juin juillet 2001, article de Michel Geffroy sur les fusiliers marins à Dixmude.



☞ Exposition.

A l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, du 18 mai au 7 octobre 2001, *Petites histoires de la grande guerre, les objets insolites de l'Historial.*

Nous connaissions les ressources inexploitées de l'Historiai qui, comme tous les musées, cache dans ses réserves nombre d'objets « sacrifiés » à une orientation muséologique particulière et sensiblement différente de ce qui se faisait traditionnellement, à savoir donner du sens aux objets et préférer la pédagogie à l'entassement. L'initiative est donc à souligner : l'Historiai ressort de ses réserves une centaine d'objets insolites de toutes origines, portant « la mémoire de l'absurdité de la guerre, de ses ingéniosités, de ses douleurs et de son Ennui ».

Historial de la Grande Guerre, Château de Péronne BP 63, 80 201 Péronne Cedex.
03 22 83 14 18
03 22 83 54 18
doc@historial. org
http://www.historiaLorg

☞ Cinéma

Nominé à Cannes, La chambre des officiers sortira sur les écrans le 26 septembre prochain.
Ce film conte l'histoire d'Adrien, un jeune lieutenant qui, au début de la guerre, en août 1914, parti en reconnaissance, se fait arracher le bas du visage par un obus. Il passe alors le reste de la guerre à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il est alité dans une pièce spéciale, consacrée aux gradés défigurés. Dans cette pièce chacun est témoin du malheur de l'autre et des amitiés très sincères se nouent autour de ces hommes frappés par le destin. Pendant ces cinq ans de rémission, ces hommes vont tâcher de se préparer à leurs vies futures. Ce film est adapté du roman du même nom qui s'est vu gratifié de 11 prix littéraires.

La chambre des officiers, film de François Dupeyron , avec Eric Caravaca, Edouard Baer, Denis Podalydès, André Dussollier.

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN : 1240 - 5396

Directeur de la publication : René RICHARD
Comité de rédaction : Daniel AMOURET, Jean-Pierre COTTE, Marcel FLOC'H, Roger HUGUEN, Yvon KERURIEN, Gabriel LE MER, Frédéric LE PERSONNIC, Thierry LE ROY, Marie LLOSA, Michel PIETO, René RICHARD, Ronan RICHARD.
Secrétaire de rédaction : Ronan RICHARD.
Contacts association : Bretagne 14-18, Bel Horizon, 22 330 - Plessala.
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion.
Contacts bulletin et revue : Ronan RICHARD, le Paradis, 22 600 - Saint-Barnabé.

bretagne.14.18@wanadoo.fr